

guste qui s'élève. Les craintes que les partisans du système contraire pourraient avoir sur cet objet paraissent donc mal fondées.

Je dirai plus. Il pourrait se faire qu'un peuple qui combat pour sa liberté, fatigué d'une lutte longue et pénible, et plus frappé des dangers du moment que du bonheur de l'avenir, sentît affaiblir son courage, et fût tenté peut-être de préférer un jour la dépendance et la paix à une indépendance orageuse, et qui coûte des périls et du sang. C'est alors qu'il serait avantageux à ce peuple de s'être démis lui-même du pouvoir de faire la paix avec ses oppresseurs, et d'avoir déposé ce droit dans les mains du sénat qu'il a choisi pour servir d'organe à sa volonté, quand cette volonté était libre, fière et courageuse. Il semble lui avoir dit au moment où il l'institua : Je lève l'étendard de la guerre contre mes tyrans. Si mon bras se lassait de combattre, si je pouvais m'avilir jusqu'à implorer le repos, soutiens-moi contre ma faiblesse. N'écoute pas des vœux indignes de moi, que je désavoue d'avance, et ne prononce le nom de paix que quand ma chaîne sera brisée.

En effet, si l'on consulte l'histoire des républiques, on verra que la multitude a presque toujours l'impétuosité et la chaleur du premier moment; mais que ce n'est que dans un petit nombre d'hommes choisis et faits pour servir de chefs que résident ces résolutions constantes et vigoureuses qui marchent d'un pas ferme et assuré vers

un grand but, ne se détournent jamais et combattent avec opiniâtreté les malheurs, la fortune et les hommes.

Quoi qu'il en soit, et quelque parti qu'on prenne sur cette discussion politique, les Américains n'avaient pas encore créé leur système de gouvernement, lorsque dans le mois de mars Hopkins enlevait de l'île anglaise de la Providence une très-nombreuse artillerie et d'abondantes munitions de guerre; lorsqu'au commencement de mai Carleton chassait du Canada les provinciaux occupés à réduire Quebec pour achever la conquête de cette grande possession; lorsqu'en juin Clinton et Parker étaient si vigoureusement repoussés sur les côtes de l'Amérique méridionale. De plus grandes scènes suivirent la déclaration de l'indépendance.

Howe avait remplacé le faible Gage. C'était même le nouveau général qui avait évacué Boston. Reçu le 2 avril à Halifax, il en était parti le 10 juin pour se porter sur la petite île des États. Les forces de terre et de mer qu'il attendait l'y joignirent successivement; et le 28 août il débarqua sans opposition à l'île-Longue, sous la protection d'une flotte commandée par l'amiral, son frère. Les Américains ne montrèrent pas beaucoup plus de vigueur dans l'intérieur des terres que sur le rivage. Après une médiocre résistance et d'assez grandes pertes, ils se réfugièrent dans le continent avec une facilité qu'un vainqueur qui aurait

XLIII.
La guerre
commence
entre les
États-Unis et
l'Angleterre.

su profiter de ses avantages ne leur aurait pas donnée.

Les nouveaux républicains abandonnèrent la ville de New-York beaucoup plus facilement encore qu'ils n'avaient évacué l'Île - Longue ; et ils se replièrent sur Kingsbrige ou le Pont-du-Roi , où tout paraissait disposé pour une résistance opiniâtre.

Si les Anglais avaient suivi leurs premiers succès avec la vivacité qu'exigeaient les circonstances, les nouvelles levées qu'on leur opposait auraient été infailliblement dispersées ou réduites à mettre bas les armes. On leur laissa six semaines pour se rassurer ; et elles n'abandonnèrent leurs retranchemens que dans la nuit du premier au second novembre , lorsque les mouvemens qui se faisaient sous leurs yeux les convinquirent que leur camp allait être enfin attaqué.

Leur chef, Wasington, n'avait pas voulu confier la destinée de sa patrie à une action qui aurait pu, qui naturellement aurait dû être décisive contre les grands intérêts qui lui étaient confiés. Il savait que les délais, toujours favorables à l'habitant d'une contrée, sont toujours funestes à l'étranger. Cette conviction le détermina à se replier sur le Jersey, avec le projet de traîner la guerre en longueur. Favorisé par l'hiver, par la connaissance du pays, par la nature du terrain, qui ôtait à la discipline une partie de ses avantages, il pouvait se flatter de couvrir la plus grande partie de cette

fertile province, et de tenir l'ennemi éloigné de la Pensylvanie. Tout à coup il voit ses drapeaux abandonnés par des soldats dont l'engagement n'était que pour six ou même pour trois mois ; et d'une armée de vingt-cinq mille hommes à peine lui en reste-t-il deux mille cinq cents avec lesquels il est trop heureux de pouvoir se sauver au-delà de la Delaware.

Sans perdre un moment, les troupes royales devaient passer la rivière à la suite de ce petit nombre de fugitifs, et achever de les disperser. Si les cinq mille hommes destinés à la conquête de Rhode - Island l'avaient remontée sur les navires qui les portaient, la jonction des deux corps se serait faite sans opposition dans Philadelphie même ; et la nouvelle république était étouffée dans la ville célèbre et intéressante qui lui avait servi de berceau.

Peut-être reprocha-t-on dans le temps au général anglais d'avoir été timide et trop circonspect dans les opérations de la campagne. Ce qui est certain, c'est qu'il fut téméraire dans la distribution de ses quartiers d'hiver. Il les prit, comme s'il ne fût pas resté en Amérique un seul individu qui eût eu ou la volonté ou le pouvoir de les inquiéter.

Cette présomption enhardit les milices de la Pensylvanie, du Maryland, de la Virginie, accourues et réunies pour leur salut commun. Le 25 décembre elles traversent la Delaware, et fondent

inopinément sur Trenton , occupé par quinze cents des douze mille Hessois si lâchement vendus à la Grande-Bretagne par leur avare maître. Ce corps est massacré , pris ou dispersé tout entier. Huit jours après , trois régimens anglais sont également chassés de Princeton , mais après avoir mieux soutenu leur réputation que les troupes étrangères à leur solde. Ces événemens inattendus réduisent les ennemis de l'Amérique dans le Jersey aux postes d'Amboy et de Brunswick ; encore y sont-ils très-harcelés durant le reste de la mauvaise saison. L'effet des grandes passions et des grands dangers est souvent d'étonner l'âme et de la jeter dans une sorte d'engourdissement qui la prive de l'usage de ses forces. Peu à peu elle revient à elle-même et se reconnaît. Toutes ses facultés, suspendues un moment, se développent avec plus de vigueur. Elle tend tous ses ressorts, et sa force se met au niveau de sa situation. Dans une grande multitude quelques-uns éprouvent d'abord cet effet, et il se communique rapidement à tous. Cette révolution s'était opérée dans les états confédérés. Il en sortait de toutes parts des hommes armés.

La campagne de 1777 s'ouvre très-tard. L'armée anglaise, désespérant de se tracer par le Jersey une route en Pensylvanie, s'embarque enfin le 23 juillet, et atteint par la baie de Chesapeake une contrée qu'on pouvait reprocher à ses généraux de n'avoir pas envahie l'année précédente.

Sa marche n'est pas interrompue jusqu'à Brandiswine. Là, elle attaque, elle bat les Américains le 11 septembre, et arrive le 30 à Philadelphie, abandonnée le 25 par le congrès, et quelques jours plus tôt ou plus tard par le plus grand nombre de ses habitans.

Cette conquête n'a aucune suite. Le vainqueur ne voit autour de lui que haine, que dévastation. Resserré dans un espace très-circonscrit, il rencontre des obstacles insurmontables pour s'étendre sur un territoire inculte. Son or même ne lui fait pas trouver des ressources dans les districts voisins ; et ce n'est qu'au travers des mers que peuvent lui arriver ses subsistances. L'ennui d'une prison qui dure depuis neuf mois le détermine à regagner New-York par le Jersey ; et, sous le commandement de Clinton, successeur de Howe, il exécute cette longue et périlleuse retraite avec moins de perte qu'un ennemi plus expérimenté ne lui en aurait causé.

Tandis que les Anglais languissaient en Pensylvanie, une grande scène s'ouvre dans les contrées plus septentrionales de l'Amérique. Carleton avait chassé au mois de mai 1776 les provinciaux du Canada, et détruit en octobre les bâtimens de guerre qu'ils avaient construits sur le lac Champlain. Ce succès conduisit Bourgoyne à Ticonderago, au mois de juillet de l'année suivante. A son approche, une garnison de quatre mille hommes abandonna ce poste important, avec perte de son

artillerie, de ses munitions, de son arrière-garde.

Le général anglais était naturellement présomptueux. Une faiblesse si marquée accrut son audace. Il avait conçu le dessein de réunir les troupes du Canada à celles de New-York par les rives de l'Hudson. Ce projet était grand et hardi. S'il eût réussi, il coupait en deux l'Amérique septentrionale, et peut-être il terminait la guerre. Mais, pour le succès, il aurait fallu que pendant qu'une armée descendrait le fleuve l'autre armée le remontât. Cette combinaison ayant manqué, Bourgoyne devait sentir dès les premiers pas que son entreprise était chimérique. A chaque marche, elle le devenait davantage. Ses communications s'allongeaient; ses vivres diminuaient; les Américains, reprenant courage, se rassemblaient de toutes parts autour de lui. Enfin ce malheureux corps d'armée se trouva enveloppé le 13 octobre à Saratoga, et les nations apprirent avec étonnement que six mille soldats des mieux disciplinés de l'ancien hémisphère avaient mis les armes bas devant les agriculteurs du nouveau, conduits par l'heureux Gates. Ceux qui se rappelaient que les Suédois de Charles XII, jusqu'alors invincibles, avaient capitulé devant les Russes encore barbares, n'accusaient pas les troupes anglaises, et blâmaient seulement l'imprudence de leur général.

Cet événement, si décisif au jugement de nos politiques, n'eut pas plus de suite que n'en avaient

eue les actions moins favorables aux armes américaines. Après trois ans de combats, de dévastations, de massacres, l'état des choses ne se trouva guère différent de ce qu'il était quinze jours après les premières hostilités. Tâchons de démêler les causes de cette étrange singularité.

D'abord la Grande-Bretagne, accoutumée aux orages dans son propre pays, ne vit pas dans la tempête qui s'élevait sur ses possessions éloignées tout ce qu'elle pouvait avoir de dangereux. Depuis long-temps ses troupes étaient insultées dans Boston; il s'était formé dans la province de Massachusetts une autorité indépendante de la sienne; les autres colonies se disposaient à suivre cet exemple sans que l'administration se fût sérieusement occupée de ces grands objets. Lorsqu'ils furent mis sous les yeux du parlement, les deux chambres se remplirent de clameurs; et l'on y déclama encore après avoir long-temps déclamé. Le sénat de la nation arrêta enfin que la contrée rebelle à ses décrets y serait soumise par la force; mais cette résolution violente fut exécutée avec les lenteurs trop ordinaires dans les états libres.

L'Angleterre pensa généralement que des côtes sans défense, que des contrées entièrement ouvertes ne résisteraient pas à ses flottes et à ses armées. Cette expédition ne lui paraissait pas devoir être assez longue pour que les paisibles cultivateurs de l'Amérique eussent le temps de s'instruire dans l'art de la guerre. On oublia de faire entrer

XLIV.
Pourquoi les
Anglais ne
sont point
parvenus à
soumettre
les provinces
confédérées.